Mai Ling se dévoile à Belleville

Ici, il est question du jour où Mai Ling est venue raconter son histoire au café social, Ayyem Zamen de Belleville, dans le cadre de la semaine de la femme. Une initiative organisée par ce café atypique, convivial et outillé, où les vieux migrants peuvent trouver soutiens et conseils. Ce très beau lieu, ouvert en 2001, s'adresse principalement aux maghrébins âgés, même si ce n'est pas exclusif et que l'on y croise régulièrement d'autres nationalités. Les femmes, plus difficiles à mobiliser ; et surtout moins habituées à se retrouver dans des cafés, historiquement réservées aux hommes, y sont toutefois de plus en plus nombreuses. Moncef Labidi, le fondateur du café social y tient tout particulièrement et multiplie depuis quelques années des activités qui leur sont destinées.

Ainsi, la veille, le café organisait « le repas des anciennes » et aujourd'hui, une rencontre avec deux « témoins » Mai Ling, une vietnamienne et Sudipta Remy, une indienne, le feu et l'eau, dont les histoires personnelles ont été racontées en BD par l'association de Stéphane Praud, Paroles d'hommes et de femmes. Quelques planches ont été accrochées au mur et la salle se remplit maintenant, peu à peu. La fébrilité des organisateurs se fait sentir alors qu'ils mettent en place les chaises. Il y a une majorité d'hommes et une tension palpable dans l'air. A mi-voix, Moncef Labidi avoue qu'il craint que les hommes partent. « Ce n'est pas facile de les intéresser à des choses nouvelles. Pour eux, c'est domino, domino... ». Stephane Praud, lui, est préoccupé par tout autre chose : « les témoins sont un peu en panique. Elles ne sont pas habituées à parler devant un public d'adultes, et puis on pensait qu'il y aurait plus de femmes... », souffle-t-il.

Finalement, la rencontre démarre. Mai Ling et Sudipta Remy sont debout face au public, en cercle autour d'elles. Elles sourient, mais sont un peu crispées, à leur façon. Mai Ling, très énergique et coquette est habillée d'un pantalon noir, court et évasée qui laisse voir ses bottes en cuir ; elle a une coupe de cheveux recherchée et le regard troublant de ceux qui portent des lentilles de couleur (vert en l'occurrence). A côté d'elle, légèrement en retrait, se tient Sudipta Remy. Avec son sari aux belles étoffes roses et violines, son sage chignon et son bindi encadré de lunettes métalliques, une sérénité toute bouddhiste se dégage d'elle.

Stephane Praud fait un pas en avant, respire et se lance : « Les parcours de migrantes que vous allez maintenant écouter sont différents des vôtres, mais je suis sûr que vous allez trouver des points communs. Habituellement, nous intervenons auprès des jeunes, dont certains sont en grande difficulté. Notre objectif et d'essayer de leur donner des repères. C'est pourquoi nous organisons tout cela, pour faire circuler la parole, car nous savons aussi qu'il est plus facile de parler des choses douloureuses avec les autres plutôt qu'en famille... Aujourd'hui, vous allez entendre deux histoires de femmes, je vous demande de les accueillir avec gentillesse, car elles sont terrorisées. Comprenez que lorsque l'on parle avec des enfants, c'est plus simple, ils ne jugent pas... »

Les hommes et les femmes qui sont là hochent de la tête et sourient des yeux. C'est au tour de Mai Ling de jouer. Sans hésitation, elle fait trois pas en avant, se rapproche très près de l'assemblée et leur dit d'une voix claire : « Ce que vous allez entendre va peut-être vous choquer, vous allez peut-être me juger. Mais sachez que je ne suis pas née révolutionnaire ! » Elle raconte alors, sans lâcher des yeux les quelques dames maghrébines assises, face à elle, dans le confortable canapé rouge. Mai Ling est née au Vietnam juste avant la guerre, elle est la petite-fille d'un juge-mandarin et fille d'un professeur de français. Pour son plus grand malheur, sa mère meurt quand elle a 5 ans et sa vie se disloque. Plus personne n'est là pour s'occuper d'elle, ses 10 frères et soeurs sont éparpillées à droite à gauche. Elle subira seule les bombes de la guerre d'Indochine (1940-1945) et pire encore, selon elle, la maltraitance de sa marâtre, qui l'obligeait, entre autre, à téter ses seins quand elle avait trop de lait. « Encore aujourd'hui quand je bois un verre de lait, ça me remonte... » Elle raconte sa souffrance d'avoir servi de bonne dans la famille recomposée par son père; d'avoir mendier dans la rue pour essayer de satisfaire sa marâtre; de ne pas être allée à l'école à la différence des ses autres frères et soeurs... Puis, comme pour se donner du courage pour la suite, elle ponctue ce récit qui provoque les soupirs et parfois les larmes de certaines, d'un : « Ne me jugez pas si je suis une femme qui se démerde toute seule ».

Après la défaite de Bien Dien Phu et la séparation du Vietnam en 1954, elle suit sa grande soeur en France. Durant la longue traversée en bateau, le mari de sa sœur abusera pour la première fois d'elle... Mai Ling en parle calmement mais à la vibration de sa voix, il est évident que cette douleur est toujours là. Au café social, les regards se figent quelque peu, mais comme la description n'est pas trop crû, cela passe, et l'empathie continue de fonctionner. A la fin de ce passage, deux hommes assis à la grande table sortent toutefois de la salle.

Mai Ling poursuit son récit, dit sa vulnérabilité et le cynisme de sa soeur qui la met à deux reprises dans des établissements catholiques comme stagiaires pour obtenir le justificatif demandé par leur père, en contrepartie de l'argent qu'il envoie pour la scolarité de Mai Ling. Puis sa soeur décide de la sortir du couvent, où elle se plaisait pourtant bien ; les bonnes soeurs étaient gentilles avec elle et lui avaient appris le français, pour la faire travailler dans l'épicerie qu'elle venait d'acheter. Ensuite, elle la manipule pour qu'elle se marie avec un Vietnamien que Mai Ling ne connaissait même pas. « Je ne le regardais pas, j'avais peur des hommes. Je n'avais jamais embrassé un garçon de ma vie... » Remarque qui suscite quelques rires étouffés dans l'assemblée et soulève l'étonnement. « Même pas en cachette... non ? », dit un monsieur, moustache fournie et yeux rieurs. « Franchement, c'est dur, votre vie... », résume une dame assise devant elle.

Rassurée, Mai Ling poursuit sur la partie de sa vie qu'elle ne détaille pas habituellement aux jeunes. Totalement dépendante et soumise à son mari, elle est moins esclavagisée que chez sa soeur. Mais la vie est morne. Son mari finit ses études d'ingénieur et consacre toute son énergie et son temps à étudier. « Je sollicitais son amour, mais lui ne manifestait rien, ni désir, ni attention... Alors, à votre avis, qu'est-ce que j'ai fait ? » La dame qui trouvait sa vie trop dur, s'exclame spontanément : « Tu t'échappes ! » et dans le même temps, saute d'un bond de son siège et s'en va se réfugier au fond de la salle, en pouffant de rire. Mai Ling insiste : « Oui, alors à votre avis, comment ai-je fait pour trouver mon équilibre psychique ? » Un monsieur, assis au milieu de la salle, dit à la cantonnade, comme pour l'encourager à poursuivre : « C'est vrai, ça, lui, il était marié avec un livre ! »

Mai Ling sourit et reprend. Le temps passe, elle se forme et réussit quelques années plus tard à devenir secrétaire dans une banque. Et un jour, ce qui devait arriver arriva. « C'est là que j'ai rencontré l'homme de ma vie », résume-t-elle. Elle semble hésiter un temps, puis précise : « Et c'est comme ça que je suis tombée enceinte, la première fois ». Une vérité, toujours pas avoué à son (ex)mari qui croit encore aujourd'hui que l'enfant est de lui. Mai Ling rougit, elle est gênée. Peut-être pour la décrisper, un autre monsieur, qui semble être le bout-en-train de la table centrale où les hommes jouaient au domino, lance : « Bah ! C'est comme Mitterrand ! » Les dames, elles, sont surtout préoccupées par ce qu'elle a dit à son fils. Et semblent rassurées quand Mai Ling leur explique que lui, maintenant, « sait tout de son histoire »

Il est maintenant tard et il faut qu'elle laisse la place à Sudipta Remy. Stephane Praud lui demande de résumer le reste de sa vie en quelques minutes. Devant un public qui semble conquis, elle raconte alors qu'elle a ensuite deux autres enfants de son mari, un garçon et une fille. Puis qu'elle dirige le restaurant chinois d'une amie. Mais que la soeur de son mari y travaille aussi, pour l'espionner.

Son mari la délaisse toujours autant, mais elle s'épanouit maintenant « comme une fleur » grâce aux regards des clients et de son personnel qui ne manque pas de lui faire la cour, maintenant qu'elle a du pouvoir. Mais un jour, sa belle-sœur la « dénonce » auprès de son mari. Celui-ci la bat alors devant ses enfants. Mai Ling décide le lendemain de porter plainte et quitte le domicile conjugal. « J'ai vécu pendant des mois dans ma voiture » précise-t-elle. Ses enfants, manipulés par son mari, la rejettent alors violemment. Comme pour se justifier, elle insiste. « Si parfois, je suis allée chercher des hommes, ce n'est pas pour la sexualité, mais pour qu'ils me désirent et me disent « je t'aime ». Comprenez, j'en avais besoin, je n'ai jamais reçu de tendresse de ma famille... »

Tant de franchise ne peut être accueillie facilement. Quelques-uns dans la salle sont choqués. Le bout-en-train, maintenant troublé, prend la parole pour dire (sans agressivité) son étonnement : « Franchement, je n'approuve pas, comment pouvez-vous raconter ces histoires à des enfants ! » Stéphane Praud, lui répond alors calmement : « Bien sûr, on ne raconte pas tout aux enfants, aujourd'hui, c'est particulier, nous sommes entre adultes... Mais vous savez, certains enfants vivent des choses terribles et ça leur fait du bien quand on leur raconte des histoires comme celle-là. Ça leur permet de se sentir moins seul dans leur souffrance... » La salle écoute attentivement, puis spontanément, le monsieur qui n'approuvait pas, clos le débat par un pacifique : « C'est vrai... ». C'est alors au tour de Sudipta Remy de proposer un autre voyage...

Pour en savoir plus :

* Mai Ling a écrit son autobiographie dans « Enfance volée », Société des Ecrivains. (commande@societedesecrivains.com)
* Site du café social Ayyem Zamen : <http://cafesocial.free.fr/>
* Paroles d'Hommes et de Femmes est une association composée d'écrivains publics et de bédéistes. Elle recueille la mémoire des « aînés », qu'ils soient natifs ou migrants et la met en récit sous forme de bandes dessinées dans le but de créer du lien social. Dans les établissements scolaires, les institutions, les quartiers... Une centaine de témoins volontaires participent aux actions intergénérationnelles, aujourd'hui plus de 400 rencontres ont déjà eu lieu. Les bandes dessinées (dont la dernière consacrée exclusivement à des parcours de femmes) sont en vente sur

<http://www.lettresetmemoires.net/>